

Supplément au SOP n° 213, décembre 1996

LA PERSONNE EN SOCIÉTÉ : LE TRAVAIL, L'ARGENT

Communication de Jean-Claude POLET,
professeur aux universités de Namur et de
Louvain-la-Neuve (Belgique), au 9^e Congrès
orthodoxe d'Europe occidentale

(Saint-Laurent-sur-Sèvre, 1^{er}-3 novembre 1996)

Service orthodoxe
de presse et d'information
14, rue Victor-Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél. (1) 43 33 52 48
Fax (1) 43 33 86 72

*Abonnements :
voir en dernière page*

Le SOP informe ses lecteurs sur la
vie de l'Église orthodoxe en France
et dans le monde, et fournit une
réflexion sur l'actualité. Il n'est pas
responsable des opinions expri-
mées dans son bulletin. L'ensemble
des textes qu'il publie peuvent être
librement reproduits avec l'indica-
tion de la source : SOP. Placé sous
les auspices du Comité inter-
épiscopal orthodoxe en France, ce
service est assuré par la Fraternité
orthodoxe en Europe occidentale.

Document 213.B

Préambule

D'abord, il faut que je vous prévienne : je ne suis ni théologien ni économiste de profession, mais professeur de lettres. Ainsi, j'ai été le premier étonné que les organisateurs de ce congrès me demandent de traiter pareil sujet, mais il m'a été répondu que l'on attendait, justement, que ce propos soit envisagé par un simple laïc. Je me suis soumis, et j'ai accepté de relever le défi.

Sources

Pour une question de pareille importance, il était primordial, me sembla-t-il, de retourner à l'Evangile et j'ai ainsi relu le Nouveau Testament, que je citerai dans la traduction œcuménique de la Bible, la TOB.

Plan

Mon exposé commencera par deux remarques particulières sur la place du travail et de l'argent dans le Nouveau Testament, et sur les registres rhétorique et thématique où ils apparaissent. J'en viendrai alors à une analyse du sens et de la fonction du travail et de l'argent dans l'économie du salut proposée par l'Evangile. Cette analyse va bien vite nous indiquer deux voies ou, plutôt, à y regarder de près, trois voies, d'abord la voie étroite d'un radicalisme absolu, où le chrétien agit exactement à l'imitation du Christ, dans l'urgence des fins dernières, et ensuite une double voie large, où l'économie du salut assume avec patience l'économie terrestre et où l'attente commune de l'inassignable fin de l'histoire, toujours apparemment reportée, nécessite que les vertus inhérentes à la nature de l'homme économique trouvent à se prolonger et à s'accomplir, au service de la prospérité, en propédeutique de la sainteté.

Deux remarques particulières d'abord

Première remarque : dans l'enseignement parabolique du Christ, surtout tel qu'il est reflété par les trois évangiles synoptiques, deux registres de comparaisons et de métaphores sont particulièrement présents, celui de la médecine et celui de l'économie. Et l'on ne s'en étonnera guère si l'on veut bien voir que ce sont là les deux registres essentiels aux réalités de la vie terrestre. On observera deux choses cependant : d'abord, c'est beaucoup plus souvent par référence au registre de l'économie que par référence au registre de la médecine qu'a été pensée, jusque dans sa formulation elle-même, la théologie de la rédemption, c'est-à-dire du rachat¹ ; ensuite, que si Jésus guérit des malades et ressuscite des morts, il ne donne jamais ni du travail ni de l'argent. Pire encore, c'est Judas qui assure la direction de l'intendance apostolique.

Deuxième remarque : dans le Nouveau Testament, l'usage rhétorique très fréquent dont l'argent fait l'objet participe des processus analogique, métaphorique et allégorique qui président à l'enseignement parabolique du Christ. C'est ainsi que, dans l'évangile selon saint Marc, l'argent est substitut de toute valeur, aussi bien en ce monde que dans l'autre, surtout dans l'autre où il signifie la vie divine. Dans l'évangile selon saint Luc, où la parabole de la pièce d'argent perdue (Lc 15, 8-9) est typique de ce transfert métaphorique, le prêt à intérêt illustre cette logique analogique quand il est écrit (Lc 12,48) : "A qui on a beaucoup donné, on redemandera beaucoup ; à qui l'on a beaucoup confié, on réclamera davantage". Dans l'évangile selon saint Jean, plus nettement mais moins figurativement qu'ailleurs, le transfert métaphorique devient signe exprès

et, plus encore, moyen de conversion (Jn 9, 39-41), tout ce qui s'oppose à l'efficacité opérative de ce transfert étant considéré comme proprement diabolique. Pour ce qui est du travail, bien qu'il en soit beaucoup moins question que de l'argent et qu'il s'agisse du travail tel qu'il est conçu et pratiqué dans une société largement patriarcale et agraire, on constate un même transfert métaphorique. Ainsi, dans Luc 12, 35-38, le travail signifie l'action de la purification et de la sanctification.

Travail et argent ne sont d'ailleurs pas les seules réalités vitales pour l'homme et pour le monde à être ainsi engagées dans ces processus rhétoriques. C'est aussi le cas, entre beaucoup d'autres, pour l'eau ², le pain et le vin, qui, de figure en figure, de degré de spiritualisation en degré de spiritualisation, recevront — c'est leur destinée sacramentelle — de porter l'Esprit Saint lui-même, Esprit qui est la source du principe allégorique et l'énergie de toute procession, en l'occurrence de toute ascension du sens, ascension dont la parabole est en effet un des ressorts majeurs. C'est ainsi que le travail et l'argent, comme toutes les réalités vitales, passent, dans l'Evangile, de leur traitement rhétorique à un stade d'exemplarité thématique et pratique. Sans être promus jusqu'à un usage sacramentel, ils acquièrent une exemplarité telle qu'ils en arrivent à contenir en eux-mêmes une sagesse de vie humaine, une stratégie pour la conversion et une clé pour la vie divine. En effet, "Le royaume de Dieu ne consiste pas en paroles, mais en action" (I Co 4,20) : ce n'est pas seulement vrai pour l'efficacité des sacrements mais pour celle des Ecritures et de leur contenu. Le *Logos* des Evangiles est un *Logos* incarné, venu dans le monde et dans la chair pour leur donner par sa Parole et par sa Vie accès effectif à la vie divine.

Venons-en maintenant à l'analyse du travail et de l'argent dans l'économie du salut.

Le travail

En dehors de son usage parabolique et de sa valeur de transfert proprement spirituel — il signifie alors, prière, prédication, action de la grâce (I Co 3,14) — le travail au sens humain du terme est traité avec une certaine indifférence, voire avec une apparente désinvolture dans le Nouveau Testament. A vrai dire, le Nouveau Testament n'est pas là d'abord pour s'occuper de travail terrestre mais pour appeler à la conversion, à l'entrée dans le royaume de Dieu, au partage de la meilleure part et au seul travail vraiment utile, l'évangélisation. C'est ainsi que le premier soin du Christ est de débaucher les apôtres de leur travail pour les appeler à le suivre. C'est expressément le cas des pêcheurs Pierre et André, Jacques et Jean (Mc 1, 16-20) et de l'homme d'argent, Lévi-Matthieu (Mc 2,14) qui doivent tout quitter pour suivre Jésus et cessent ainsi de travailler, tout comme Jésus lui-même d'ailleurs, pour se consacrer à l'œuvre de Dieu. L'évangéliste Luc est le seul à préciser en la circonstance que des gages puissamment paraboliques et proprement miraculeux ont été donnés aux premiers apôtres, avant qu'ils ne quittent leur travail : Pierre, André, Jacques et Jean se décident en effet à suivre Jésus après avoir connu une pêche miraculeuse et après que Jésus leur a clairement manifesté l'économie d'échange que son Evangile instaure entre l'économie des ressources naturelles et l'économie du salut. Il leur a dit en effet qu'ils ne seraient plus à présent pêcheurs de poissons, ou travailleurs de la mer, mais pêcheurs d'hommes, c'est-à-dire travailleurs du ciel (Lc 5, 1-11). On constatera que l'évangile de Jean (21, 1-14) place aussi une pêche miraculeuse lors de la dernière apparition de Jésus ressuscité aux apôtres pêchant au lac de Tibériade, signe de l'abondant rayonnement de leur nouveau travail de pêcheurs d'hommes. En la circonstance, l'évangile n'implique pas seulement, surprenante dans une société encore tout agraire ³, la continuité économique entre les biens matériels et les biens intellectuels ou les services spirituels — une continuité à vrai dire toute moderne —, il établit aussi, en même temps, la radicale discontinuité logique entre l'économie

terrestre et l'économie de la grâce. Dès avant le sceau absolu de cette discontinuité, marqué par la Résurrection, où la mort est changée en vie éternelle, cette rupture logique avait été paraboliquement attestée à travers des contradictions provocatrices comme celle du récit, humainement injuste, des ouvriers de la onzième heure (Mt 20, 1-16), où est souligné le fait que la grâce est un agent de change qui fait passer du règne de la quantité au royaume de la qualité pure et de la gratuité. Cette solution de continuité des références au sens et au salaire du travail crée un commerce et, plus largement, une économie, qui est proprement la racine de l'économie ecclésiale, où les actions spirituelles et les biens matériels s'échangent au marché de la communion des saints, en monnaie de charité ⁴. Ainsi saint Luc (10,7) considère que l'évangélisation mérite un salaire matériel ⁵. Saint Paul en est bien d'accord et estime qu'on peut légitimement "vivre de l'Evangile" (1 Co 9,14), mais il va plus loin, pour ce qui le concerne : il s'astreint encore au travail matériel (Ac 20,33-35), en travaillant par exemple chez des fabricants de tentes (Ac 18,3), et exhorte les Thessaloniens à faire de même ⁶. Cette attitude de Paul n'est pas sans lien avec son souci de bienfaisance et d'indépendance. Il écrit en effet, dans sa seconde Epître aux Thessaloniens : "Nous n'avons demandé à personne de nous donner le pain que nous avons mangé, mais, dans la peine et la fatigue, de nuit et de jour, nous avons travaillé pour n'être à la charge d'aucun de vous. Bien sûr, nous en avons le droit, mais nous avons voulu être pour vous un exemple à imiter. En effet, lorsque nous étions près de vous, nous vous donnions cet ordre : si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus ! Or, nous entendons dire qu'il y en a parmi vous qui mènent une vie désordonnée, affairés sans rien faire. A ces gens-là, nous adressons, dans le Seigneur Jésus-Christ, cet ordre et cette exhortation : qu'ils travaillent dans le calme et qu'ils mangent le pain qu'ils auront eux-mêmes gagné." (2 Thes 3,8-12). Mais il y a, dans cette volonté d'éviter la confusion entre le bavardage oisif et la prédication digne de salaire, la promesse du dynamisme économique que les sociétés chrétiennes ont instauré, depuis les industrieuses communautés monastiques jusqu'aux sociétés modernes de commerce et d'industrie, développées tout d'abord par les nations protestantes.

Cela dit, nous avons à peu près tout dit de ce qu'évoque le Nouveau Testament à propos du travail. Si donc, à première vue, l'Evangile est très discret à ce propos, s'il se contente, apparemment, de préconiser le travail manuel, en appelant avant tout, radicalement, au travail pour le royaume, s'il reconnaît que la prédication et l'apostolat méritent salaire selon la nouvelle économie divino-humaine qu'il instaure, où les biens de ce monde et ceux du monde à venir s'échangent dans la logique eucharistique de la rédemption, il atteste cependant, par Paul notamment et avec force, qui affirme "si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus !", que celui qui est comblé des richesses du royaume peut et doit, lui aussi, mettre en œuvre sa capacité de travail au service de la communauté. Cet enseignement de Paul est, en réalité, de grande conséquence. En effet, il introduit, à la racine même des comportements, une mentalité économique où l'échange de biens matériels, quantitatifs, et de services spirituels, qualitatifs, se dit premier et n'a de sens qu'en tant qu'élévation de la qualité de la vie, ce qui est la racine du concept de développement ⁷, dont la modernité a peu à peu imposé le modèle ⁸, un concept qui met au cœur du dynamisme économique la confiance dans le savoir et le savoir-faire des connaissant et, finalement, de tous les hommes.

Après le travail, l'argent

Exception faite du transfert allégorique ou de l'usage symbolique qui fait de l'argent, de tout ce qui est précieux et de la richesse l'image des biens d'en-Haut, lire le Nouveau Testament, c'est, globalement, assister à la condamnation de l'argent, non seulement par voie parabolique, mais on ne peut plus réellement, et directement, par la bouche du Christ. "Quiconque parmi vous ne

renonce pas à tout ce qui lui appartient ne peut être mon disciple" (Lc 14,33). En effet, l'argent lui-même, c'est-à-dire la réalité du monde qui assure à l'homme, si peu que ce soit, mais le plus absolument possible aussi, la foi en lui-même et au monde au détriment de la foi en Dieu seul, cet argent qui, bien plus que de donner à croire, démontre surabondamment que l'être et la nature de l'homme ne sont pas absolument et uniquement dépendants de Dieu ne pouvait apparaître que comme l'ennemi le plus radical du témoignage, plus encore, de l'être du Christ : lui, vrai Dieu et vrai homme tout à la fois, manifestait dans sa personne la parfaite co-inhérence dans l'Amour de l'énergie divine et de la création tout entière ; il ne pouvait ainsi ressentir l'attachement à l'argent et donc au monde que comme la négation de l'union hypostatique pleinement réalisée en son être entre l'homme et Dieu et ne pouvait voir dans le souci de l'argent que l'annonce de sa passion et de sa mort et, plus essentiellement encore, le signe subsistant de l'apparente victoire du Prince de ce Monde sur le Fils de Dieu. L'attachement à l'argent est en effet, immédiatement pourrait-on dire, le contraire de la foi. Et c'est en cela que l'abandon des biens de ce monde est signe de la foi ou que le refus du partage en est la négation : "A quoi bon, mes frères, dire qu'on a de la foi, si l'on n'a pas d'œuvres ? La foi peut-elle sauver, dans ce cas ? Si un frère ou une sœur n'ont rien à se mettre et pas de quoi manger tous les jours, et que l'un de vous leur dise : 'Allez en paix, mettez-vous au chaud et bon appétit', sans que vous leur donniez de quoi subsister, à quoi bon ?" (Jac 2, 14-16).

Renoncer absolument à l'argent est donc le signe le plus absolu et le plus pertinent de la foi. Matthieu est très clair à ce sujet : ses chapitres 6 et 7 explicitent parfaitement les choses. Il y est dit : "Ne vous amassez pas de trésors sur la terre, où les mites et les vers font tout disparaître, où les voleurs percent les murs et dérobent. Car là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur" (Mt 6, 19-20). Et un peu plus loin : "Nul ne peut servir deux maîtres : ou bien il haïra l'un et aimera l'autre, ou bien il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent⁹. Voilà pourquoi je vous dis : ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez... Cherchez d'abord le royaume et la justice de Dieu, et tout cela vous sera donné par surcroît. Ne vous inquiétez donc pas pour le lendemain : le lendemain s'inquiétera de lui-même. A chaque jour suffit sa peine" (Mt 6,24-34). Le chapitre 6 de Luc insiste lui aussi sur le détachement à l'égard de l'argent, sur la générosité et l'amour des ennemis qui en sont le complément : "A quiconque te demande, donne, et à qui te prend ton bien ne le réclame pas. Et comme vous voulez que les hommes agissent envers vous, agissez de même envers eux" (Lc 6,30-31). Et il ajoute : "Et si vous prêtez à ceux dont vous espérez qu'ils vous rendent, quelle reconnaissance vous en a-t-on ? Même des pécheurs prêtent aux pécheurs pour qu'on leur rende l'équivalent. Mais aimez vos ennemis, faites du bien et prêtez sans rien espérer en retour. Alors votre récompense sera grande, et vous serez fils du Très-Haut, car il est bon, lui, pour les ingrats et les méchants. Soyez généreux comme votre Père est généreux" (Lc 6,34-36). Et le chapitre 7 de Matthieu poursuit : "Demandez, on vous donnera... quiconque demande reçoit... combien plus votre Père qui est aux cieux, donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui le lui demandent" (7,7-11), ce que montre encore la multiplication des pains (Mt 14,13-20, 15,32-38) et l'affirmation, en quelque sorte finale, "Tout ce que vous demanderez dans la prière avec foi, vous le recevrez" (Mt 21,22). On le voit cependant, il ne s'agit pas de demander pour la durée, car la précaution du lendemain et, a fortiori, l'assurance pour l'avenir impliquent la transformation de la Providence en probabilité et, comme le dit le langage des assurances, en risque. L'accueil et l'enjeu du royaume doivent se concevoir selon la pauvreté de cœur des Béatitudes (Mt 5,3), c'est-à-dire selon la logique de l'instant et du besoin présent, à la manière des petits enfants, qui ne travaillent pas et n'ont ni le sens du calcul de l'avenir ni le sens de l'argent. C'est pourquoi, dans le même chapitre 6 de Matthieu, le "Notre Père" ne demande que le pain d'aujourd'hui (Mt 6,11).

Si renoncer à l'argent est le signe le plus absolu et le plus pertinent de la foi — c'est la "porte étroite" (Lc 13,24), c'est le trou d'aiguille par lequel il est plus facile à un chameau de passer qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu (cf. Mt 19,24) — ne pas renoncer à l'argent peut être le signe de plusieurs attitudes. Ce peut être le signe de l'absence radicale de foi et, par conséquent, le gage de la perte¹⁰, comme chez les Pharisiens superficiellement soumis à la Loi évoqués par Lc 11,42 : "Mais malheureux êtes-vous, Pharisiens, vous qui versez la dîme de la menthe, de la rue et de tout ce qui pousse dans le jardin, et qui laissez de côté la justice et l'amour de Dieu. C'est ceci qu'il fallait faire, sans négliger cela." Ce peut être aussi le signe de la foi médiocre de qui n'est que pieusement soumis à la Loi, comme le jeune homme riche qui ne put, "car il avait de grands biens" (Mc 10,22), accomplir le propos du Christ : "Va, ce que tu as, vends-le, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel" (Mc 10,21 et Mat 19,21). Par contre, l'amoureux de l'argent, "l'accapareur — cet idolâtre —", précise Paul en Eph 5,5, ceux que Pierre appelle dans sa deuxième Epître les "champions de cupidité" (2 Pi 2,14) sont "exclus de l'héritage dans le royaume du Christ et de Dieu" (Eph 5,5). Les demi-mesures et toute manière de transiger entre la foi et l'argent, c'est-à-dire, finalement, de les confondre, conduit à la mort, purement et simplement, comme l'atteste avec une vigueur terrifiante la mort foudroyante du couple d'Ananias et de Saphira qui, en Actes 5, 1-11, par défiance de la Providence de Dieu pour son Eglise, avaient hypocritement distrait de la communauté des biens la moitié du prix de la propriété qu'ils avaient censément vendue au profit de tous. Le comble de l'attachement à l'argent, c'est-à-dire de l'idolâtrie, est atteint lorsque l'on fait commerce des biens spirituels. C'est ce qu'indique l'épisode où Simon le magicien entend faire passer les biens spirituels sous le joug des lois de l'offre et de la demande et qui inspire à Pierre cette condamnation : "Périsses ton argent, et toi avec lui, pour avoir cru que tu pouvais acheter, avec de l'argent, le don gratuit de Dieu" (Ac 8,20). La destinée de Judas peut apparaître comme l'excès de cette attitude, l'aboutissement, jusqu'à la possession diabolique, de cette réduction de la divino-humanité du Christ à l'argent de ce monde, inversion totale de l'Etre pur au pur avoir, équivalence absurde et sans autre issue que l'impasse du désespoir, puisque cette attitude nie la possibilité même du nouveau commerce instauré par le rachat divin du monde, nouveau commerce qui veut que Dieu donne gratuitement son Etre à tout qui se donne à lui en esprit et en vérité et signifie ce don par l'abandon de son avoir.

Cette opposition du Christ à l'égard de l'argent, principe de toute idolâtrie et signe d'orgueil¹¹, est l'expression de la voie étroite, celle des Béatitudes, celle de la pauvreté volontaire, de l'abandon instantané et absolu des biens de ce monde. L'évangile consiste en effet à prêcher constamment l'urgence de la conversion et la radicale nécessité de quitter les logiques de la terre pour adopter, immédiatement, celles que le Christ enseigne, manifeste et réalise. Dans ce cadre-là, il faut se déprendre de l'argent, signe accompli du Monde, dans le pire sens du mot, en ce que le Monde appartient au Malin¹². La nouveauté radicale du message du Christ transforme ainsi la valeur d'usage et d'échange de l'argent, signe et substance de tous les biens de ce monde, et les engage dans une logique non seulement métaphorique mais réelle de l'usage et de l'échange divino-humain de la valeur absolue qu'est la grâce, économie nouvelle pour un monde et un homme nouveaux établis par le Christ au terme du rachat du monde en son sang.

Cette économie patronale de la gratuité, qui lie le Christ et l'humanité sauvée, c'est aussi celle qui fonde l'économie coopérative qui organise l'Eglise, ces deux économies répondant d'ailleurs à la même logique organique de la charité. La foi en Christ, c'est-à-dire le renoncement à l'argent, devient charité fraternelle en Eglise, qui fait circuler entre tous les membres les biens spirituels et matériels, pour lors rendus équivalents par l'amour. C'est ce que dit déjà très clairement la Première Epître de Jean : "C'est à ceci que désormais nous connaissons l'amour :

lui, Jésus, a donné sa vie pour nous ; nous aussi, nous devons donner notre vie pour nos frères. Si quelqu'un possède les biens de ce monde et voit son frère dans le besoin, et qu'il se ferme à toute compassion, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui ? Mes petits enfants, n'aimons pas en paroles et de langue, mais en acte et dans la vérité ; à cela nous reconnaitrons que nous sommes de la vérité, et devant lui nous apaiserons notre cœur, car, si notre cœur nous accuse, Dieu est plus grand que notre cœur et il discerne tout" (1 Jn 3,16-20). C'est ce que montrent concrètement aussi les Actes des Apôtres qui rapportent la pratique de la première communauté chrétienne qui vivait selon cette nécessité du royaume où tout est partagé dans la charité, où rien des biens de ce monde ne vient obnubiler l'absolue foi en Dieu et où l'espérance de la fin des temps, qui constate le délai imposé par la Providence entre l'instant de la foi et de l'abandon des richesses et l'avènement du royaume, est entièrement assumée par l'obéissance de chacun au chef de la communauté. Cela dit, il n'en reste pas moins nécessaire, pour assurer le fonctionnement de la communauté ecclésiale, que le chef de la communauté, à tout le moins, assume une gestion proprement évangélique des biens terrestres de la communauté. Cette gestion économique n'a pas d'autres moyens de s'exercer que ceux qui sont inhérents à la gestion rationnelle, c'est-à-dire naturelle de la richesse, car l'Evangile n'a pas instauré de nouvelles lois économiques — Paul assure les Corinthiens du fait que "nous prenons bien garde d'éviter toute critique dans la gestion de ces fortes sommes dont nous avons la charge" (2 Co 8,20) — mais cette gestion est faite dans un tout autre esprit, de sorte que ceux qui possèdent soient "comme s'ils ne possédaient pas, ceux qui tirent profit de ce monde comme s'ils n'en profitaient pas vraiment. Car la figure de ce monde passe ¹³." Et Paul achève en disant : "Je voudrais que vous soyez exempts de soucis" (1 Co 7,30-32), c'est-à-dire tout à fait détachés. L'usage et la gestion, dans l'espace et dans la durée, des biens terrestres des premières communautés chrétiennes atteste que l'abandon radical et instantané de l'argent n'est pas la seule modalité d'application de l'esprit évangélique à l'égard des biens du monde. C'est ce que confirmait déjà, dans l'épisode de Marthe et de Marie, après l'affirmation "Une seule chose est nécessaire" (Lc 10,42) ¹⁴ la précision que Marie "a choisi la meilleure part", ce qui veut dire que celle de Marthe, qui gère les biens du monde, n'est pas sans valeur. C'est ce que confirme aussi Mt 25, 35-40, qui identifie et par conséquent égalise, au jour du Jugement, le service des biens de ce monde et le service de Dieu lui-même : "J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger". Les saints de la "meilleure part", ceux de la onzième heure, dont le travail est presque symbolique, principalement spirituel, trouvent finalement le même salaire que ceux de la première heure.

Plus encore, bien que le salut lié à ce second mode d'appropriation de l'Evangile soit considéré comme inférieur, apparaissait déjà, dans la réponse du Christ à ses apôtres après la rencontre avec le jeune homme riche, la possibilité du salut pour qui ne fait ni totalement ni immédiatement abandon de ses richesses. A la question des apôtres : "Qui donc peut être sauvé ?" (Mt 19,25), le Christ répond, après avoir précisé que celui qui renonce à tout possède une gloire déjà "maintenant, en ce temps-ci... et dans le monde à venir la vie éternelle" (Mc 10,30) et qu'il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume, que "aux hommes, c'est impossible, mais à Dieu tout est possible" (Mt 19,26). L'Evangile du Christ ne s'adresse pas seulement en effet à ceux qui sont capables d'une réponse constamment instantanée et radicale à l'amour de Dieu. Il s'adresse aussi à ceux qui ne peuvent, par faiblesse, se détacher totalement des sécurités de la durée, c'est-à-dire des assurances de l'argent. C'est le cas de Zachée aussi, par exemple, qui déclare : "Je fais don aux pauvres de la moitié de mes biens et, si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui rends le quadruple" (Lc 19,8). A quoi Jésus réplique : "Aujourd'hui, le salut est venu pour cette maison" (9). Et Paul écrira à Timothée : "Aux riches de ce monde-ci, ordonne de ne pas s'enorgueillir et de ne pas mettre leur espoir dans une richesse incertaine, mais en Dieu, lui qui nous dispense tous les biens en abondance, pour que

nous en jouissons. Qu'ils fassent le bien, s'enrichissent de belles œuvres, donnent avec largesse, partageant avec les autres. Ainsi amasseront-ils pour eux-mêmes un bel et solide trésor pour l'avenir, afin d'obtenir la vie véritable" (1 Tim 6,17-19). Aux riches, du fait de leurs attachements, sont imposés encore toutes les dispositions et tous les soucis particuliers de la Loi et des prophètes ¹⁵ : leur statut de richesse les condamne à vivre, en dépit de l'Évangile, sous l'ancienne Loi, à ne pas jouir de la liberté des enfants de Dieu et à obtenir ici-bas, non la gloire, mais seulement l'espérance en partage. C'est à eux que s'adresse, positivement, le "rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu" (Mt 22,21) et toutes les recommandations qui, dans le Nouveau Testament, donnent à penser à l'enseignement de Jean-Baptiste plus qu'à celui du Christ ¹⁶. Cet enseignement, récurrent dans le dialogue avec les scribes et les pharisiens, décrit le juste comportement préparatoire à la venue du Christ, c'est-à-dire la propédeutique de la voie étroite. Selon cette logique, l'économie de la justice selon Moïse, la justification par la Loi, se prolonge et ne devient transfiguration par la grâce qu'en espérance, dans l'espace de doute que la durée du monde impose aux nécessités instantanées de la foi. L'accomplissement de la Promesse demeure en quelque sorte indéfiniment reporté par une foi insuffisante vers un avenir encore à venir, vers le second avènement, au risque du Jugement dernier.

Si donc la foi absolue en l'argent exclut absolument la foi en Christ, la confiance relative en l'argent permet une foi relative en Dieu et, finalement, un salut de miséricorde. C'est ce qu'on pourrait appliquer, même dans le cadre d'un *éthos* d'opposition à l'argent, au salut de l'homme qui ne renonce pas à l'argent, en se référant à la parole de Paul dans sa Première Épître aux Corinthiens : "Selon la grâce que Dieu m'a donnée, comme un bon architecte, j'ai posé le fondement, un autre bâtit dessus. Mais que chacun prenne garde à la manière dont il bâtit. Quant au fondement, nul ne peut en poser un autre que celui qui est en place : Jésus-Christ. Que l'on bâtisse sur ce fondement avec de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du bois, du foin ou de la paille, l'œuvre de chacun sera mise en évidence. Le jour du jugement la fera connaître, car il se manifeste par le feu et le feu prouvera ce que vaut l'œuvre de chacun. Celui dont la construction subsistera recevra un salaire. Celui dont l'œuvre sera consumée en sera privé ; lui-même sera sauvé, mais comme on l'est à travers le feu" (1 Co 3,10-15).

Les trois voies de salut économique

Il me semble donc, pour me résumer, qu'on peut reconnaître trois attitudes et trois voies de salut économique dans le Nouveau Testament, clairement hiérarchisées.

La première est celle du Christ, la voie étroite, mais même cette voie de la foi parfaite, donc de l'abandon absolu et radical de toute richesse, nécessite, par le fait même de son inscription dans la durée, une intendance, assurée notamment par les dons des femmes qui accompagnaient Jésus et les Douze (Lc 8,2-3) et gérée par Judas. Cette intendance, disons de pure concession, me semble correspondre, dans l'histoire des civilisations, à l'économie de survie et, dans les méthodes de spiritualité, à l'ascèse ; elle est modèle de vie pour le moine ou l'ermitte et idéal de tout chrétien. Elle correspond aussi au radicalisme des premiers temps de l'Eglise.

La deuxième voie répond d'une part à l'enseignement de Jean-Baptiste préparant les voies du Seigneur, un enseignement que le Nouveau Testament assume et authentifie, et d'autre part aux nécessités de l'inscription de l'Eglise, c'est-à-dire des communautés chrétiennes, dans l'histoire, qui consiste à gérer rationnellement et raisonnablement les biens de ce monde de façon détachée, en assurant le partage et la circulation des biens matériels et spirituels. Cette gestion finalement désintéressée me semble correspondre, dans l'histoire des civilisations, à l'économie d'échange.

Elle est l'idéal de la société chrétienne et le modèle de l'économat monastique. Elle s'est traduite au Moyen-Age, lorsque les ordres monastiques ont contribué à l'essor économique de l'Europe.

Entre la première et la deuxième voie une certaine opposition existe, qui est allée dans l'histoire de l'Eglise jusqu'à l'affrontement, par exemple entre Nil de la Sora et Joseph de Volokolamsk, ou, en Occident, entre les Franciscains spirituels et conventuels. On peut d'ailleurs constater que cette opposition touche tous les mouvements et toutes les spiritualités de la pauvreté radicale, c'est-à-dire ceux qui entendent réduire la durée à une succession discontinue d'instantanés d'éternité.

La troisième voie est celle du jeune homme riche, l'endurcissement du cœur, auquel correspond la Loi mosaïque. Cette troisième voie implique de conserver pour soi ce qu'on possède, ce qui indique qu'on accepte, pour qualifier l'identité de ce que l'on est, un certain échange intrinsèque de son avoir et de son être. Cet échange inégal accepté cache, subtilement, une secrète complicité avec les puissances du Monde et de sa Chute, autrement dit l'acceptation d'un échange entre un profit dans l'avoir et une perte dans l'être. Cette voie, selon les paroles du Christ rapportées par l'Evangile est, pour le salut, à la limite de l'impossibilité humaine et de la possibilité divine et, du fait même, proprement dangereuse. C'est là cependant que se trouve, elle aussi à la limite de la légitimité chrétienne, la logique du profit, toujours en danger de tyrannie. Elle correspond, dans l'histoire des civilisations, à l'économie moderne fondée sur le profit et le crédit, une économie qui permet l'expansion et le développement, mais est constamment soumise à la tentation de Judas. Devenue le métabolisme de la société contemporaine elle impose au monde entier les normes de sa santé.

Encore que, constamment, ces trois voies aient été pratiquées, elles ont correspondu, dans l'histoire de l'Eglise, à différentes phases. Pour la première, c'est le radicalisme des premiers temps, où Ananias et Saphira meurent d'avoir transigé avec la règle de foi en Dieu et d'abandon de l'argent à la communauté chrétienne. Mais la première voie implique déjà la deuxième, qui gère avec rigueur les dons et abandons d'argent de même que les biens obtenus par les imitateurs de Paul qui, loin de se contenter de "vivre de l'Evangile", travaillent pour assurer leur subsistance, ce que feront tous les moines — *Ora et labora* est la devise de saint Benoît et l'on sait quel rôle les moines ont joué, en Orient comme en Occident, dans l'efflorescence économique tant qu'a duré le Moyen-Age. Entre cette deuxième voie et la troisième, malgré les ruptures qualitatives signalées, la continuité historique se profile lorsque la société agraire et domaniale cède de plus en plus le pas à la société marchande et aux richesses mobilières, et surtout quand les richesses mobilières favorisent par le crédit les activités industrielles et la productivité financière, bref quand l'argent cesse d'être un bien à consommer et devient un outil. Peu à peu, par ce mouvement, et pleinement dans la troisième phase, apparaît combien le travail et l'argent sont, l'un et l'autre, des outils parmi d'autres, et que la vraie richesse est dans le savoir-faire, où le faire est de moins en moins imposé à l'homme, quand le savoir est de plus en plus indispensable. Dans pareille logique économique, nouvelle sinon finale, il devient possible et peut-être même nécessaire pour le jeune homme riche, en raison de l'état d'espérance où sa foi dans la durée l'a placé, de se déprendre de ses biens matériels, en les mobilisant et en les mettant au service du développement économique et social. Ce n'est qu'à partir du XVI^e siècle, singulièrement dans le calvinisme¹⁷, où sera acceptée la légitimité conjointe du prêt à intérêt et du profit que la troisième voie trouvera à dépasser les arrêts de la Loi mosaïque, en montrant que la circulation de l'énergie de l'argent amorce un mouvement qui peut en assurer tout à la fois, pour la conscience, la déprise, et générer pour la société un bénéfice matériel porteur de progrès et d'élévation des consciences.

Conclusion

La pure logique de l'argent est totalement incompatible avec l'Evangile, et foncièrement perverse parce qu'ennemie de l'homme. Elle ne pourra jamais être acceptée par l'Eglise, ni de près ni de loin, à aucune phase de l'histoire de l'humanité ni à aucun étage des relativités de la perfection chrétienne. Mais il faut en même temps constater qu'un entrepreneur qui, par son entreprise, donne du travail et donc de l'argent aux hommes et aux femmes ne fait pas autre chose que répondre à l'exhortation de saint Jacques : "A quoi bon, mes frères, dire qu'on a de la foi, si l'on n'a pas d'œuvres ? La foi peut-elle sauver, dans ce cas ? Si un frère ou une sœur n'ont rien à se mettre et pas de quoi manger tous les jours, et que l'un de vous leur dise : 'Allez en paix, mettez-vous au chaud et bon appétit', sans que vous leur donniez de quoi subsister, à quoi bon ?" (Jac 2, 14-16). Dans les temps qui sont les nôtres, l'Eglise doit être très claire et très précise sur les deux points cruciaux qui conditionnent tout à la fois son inscription propre dans l'histoire¹⁸ et sa crédibilité spirituelle. Elle doit en effet permettre et que se manifestent les bienfaits de l'économie moderne de développement, au service de l'humanité, et que ne se déguisent pas, sous une espèce de rousseauisme économiciste, des régimes d'asservissement économique plus aliénants que les régimes d'asservissement politique dont nombre de pays de tradition orthodoxe sont occupés à sortir. L'Eglise, c'est-à-dire la communauté eucharistique des croyants, doit favoriser tout ce qui, en politique, fait obstacle aux abus de l'économie et, réciproquement, elle doit soutenir tout ce qui empêche l'ordre politique de stériliser l'ordre économique. La dynamique de la confiance et de la générosité entre des personnes libres et responsables, typique de l'anthropologie chrétienne et foncièrement accordées à l'économie du salut telle qu'elle est vécue en Eglise, est sans aucun doute le meilleur modèle de cet idéal d'équilibre. Le propos est de faire en sorte que les riches soient détachés, que les pauvres ne soient pas avides ni envieux et que chacun se déprenne des tentations de ce monde.

La société de démocratie libre exprimant, à travers la diversité des communautés humaines, les inadaptations de l'économie à son utilité sociale et suscitant les aménagements nécessaires, paraît, de tous les régimes politiques possibles, le mieux adapté à la société économique moderne. Le dialogue permanent de liberté et de responsabilité économique et politique est le meilleur gage de circulation et de répartition de la richesse, même s'il laisse subsister des mécanismes d'exclusion qu'il faut s'employer à contrôler et à maîtriser.

Il faut se rendre à l'évidence : "des pauvres vous en aurez toujours" et l'économie de profit ne supprimera pas les ventres affamés ; elle peut cependant en diminuer le nombre et permettre à plus d'oreilles d'entendre.

notes

- 1 "Quelqu'un a payé le prix de votre rachat" (1 Co 6,20). "Ce n'est point par des choses périssables, argent ou or, que vous avez été rachetés de la vaine manière de vivre héritée de vos pères, mais par le sang précieux, comme d'un agneau sans défaut et sans tache, celui du Christ" (1 Pi 1, 18-19).
- 2 Outre l'eau baptismale, il y a aussi l'eau vive (cf. le puits et la Samaritaine, Jn 4, 1-26).
- 3 Cette société agraire est encore soumise à une économie fermée, celle d'un *jeu à somme nulle*, où seule la production matérielle, le plus souvent manuelle, crée la richesse et fonde la valeur.
- 4 Jésus chasse les marchands du Temple, car il ne veut pas qu'on y mélange les biens de ce monde et ceux du monde d'en-Haut, que l'économie du monde se confonde avec celle du royaume (Mt 21, 12-13). Les marchands du Temple réalisent en effet l'inversion des termes de l'échange nouveau que le Christ instaure. Ils prétendent que l'on peut acheter le ciel avec les biens de ce monde.
- 5 Pour la mission des Douze ou, chez Luc, des soixante-douze (Lc 10,1-20), la gratuité est de mise et les biens du Royaume apportés dispensent de tout prix et donc de toute économie : l'économie du salut remplace l'économie du monde. "Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. Ne vous procurez ni or ni argent... Si l'on ne vous accueille pas... secouez la poussière de vos pieds... au jour du jugement, le pays de Sodome et de Gomorrhe sera traité avec moins de rigueur que cette ville" (Mt 10,8-15 ; de même Mc 6,8-11).
- 6 "Ayez à cœur de vivre dans le calme, de vous occuper de vos propres affaires, et de travailler de vos mains, comme nous vous l'avons ordonné, pour que votre conduite soit honorable au regard des gens du dehors, et que vous n'ayez besoin de personne" (1 Thes 4,11-12).
- 7 "Une doctrine de l'affranchissement des facteurs physiques par les facteurs mentaux est l'idéologie du développement." (A. Peyrefitte, *La société de confiance*, Paris, 1995, p. 353).
- 8 "Celle-ci repose sur le crédit, c'est-à-dire sur la confiance faite par le prêteur à l'emprunteur pour qu'il rende le capital avec les intérêts, la confiance de l'emprunteur en sa propre capacité de rembourser et en la rentabilité de l'investissement dont il prend le risque. Ces confiances entrecroisées ont fait jaillir le développement et fondé le monde moderne" (A. Peyrefitte, *La société de confiance*, Paris, 1995, p.81).
- 9 "Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent" (Lc 16,13) ; "Ce qui pour les hommes est supérieur est une horreur aux yeux de Dieu" (Lc 16,14).
- 10 "Alors, vous les riches, pleurez à grand bruit sur les malheurs qui vous attendent ! Votre richesse est pourrie, vos vêtements rongés des vers ; votre or et votre argent rouillent et leur rouille servira contre vous de témoignage, elle dévorera vos chairs comme du feu. Vous vous êtes constitué des réserves à la fin des temps ! Voyez le salaire des ouvriers qui ont fait la récolte dans vos champs : retenu par vous, il crie et les clameurs des moissonneurs sont parvenues aux oreilles du Seigneur Sabaoth. Vous avez eu sur terre une vie de confort et de luxe, vous vous êtes repus au jour du carnage. Vous avez condamné, vous avez assassiné le juste : il ne vous résiste pas" (Jac 5,1-6). Cette revanche du ciel est aussi exprimée dans le récit du pauvre Lazare : "Tu as reçu ton bonheur durant ta vie, comme Lazare le malheur ; et maintenant il trouve ici la consolation, et toi la souffrance" (Lc 16,25). "Nous n'avons rien apporté dans le monde : de même, nous n'en pouvons rien emporter. Si donc nous avons nourriture et vêtement, nous nous en contenterons. Quant à ceux qui veulent s'enrichir, ils tombent dans le piège de la tentation, dans de multiples désirs insensés et pernicieux, qui plongent les hommes dans la ruine et la perte. La racine de tous les maux, en effet, c'est l'amour de l'argent. Pour s'y être livrés, certains se sont égarés loin de la foi et se sont transpercés l'âme de tourments multiples" (1 Tim 6,7-10).

¹¹ C'est sur une mise en garde à ce sujet que s'achève la Première Epître de Jean, qui dit : "Mes petits enfants, gardez-vous des idoles" (1 Jn 5,21 [dernier verset de l'Epître]). Ce qui est à redouter dans l'argent, c'est qu'il crée "la confiance orgueilleuse dans les biens" (1 Jn 2,16). L'Apocalypse relaie cette conviction. Elle dit, dans la lettre à l'Eglise de Laodicée : "Tu dis : je suis riche, je me suis enrichi, je n'ai besoin de rien, et [...] tu ne sais pas que tu es misérable, pitoyable, pauvre, aveugle et nu" (Ap 3,17).

¹² Comme c'est le cas dans la collecte pour l'Eglise de Jérusalem dont il est question dans la Première Epître aux Corinthiens.

¹³ A cette exhortation au détachement correspond l'humble soumission des chrétiens aux nécessités des circonstances concrètes de leur vie : "Que chacun vive selon la condition que le Seigneur lui a donnée en partage, et dans laquelle il se trouvait quand Dieu l'a appelé... le tout c'est d'observer les commandements de Dieu" (1 Co 7,17-19).

¹⁴ C'est aussi ce que montre l'épisode de l'onction à Béthanie où une femme brise un flacon de parfum qui, dit Marc (14,5), aurait pu être vendu plus de trois cents pièces d'argent et soulager bien des pauvres.

¹⁵ Le salut du jeune homme riche équivaut, finalement, à celui qui fut annoncé jusqu'à Jean-Baptiste : "La Loi et les prophètes vont jusqu'à Jean ; depuis lors la bonne nouvelle du Royaume de Dieu est annoncée et tout homme déploie sa force pour y entrer" (Lc 16,16).

¹⁶ "Ainsi, tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux : c'est la Loi et les Prophètes" (Mt 7,12). "Celui qui volait, qu'il cesse de voler ; qu'il prenne plutôt la peine de travailler honnêtement de ses mains, afin d'avoir de quoi partager avec celui qui est dans le besoin" (Eph 4,28). "Il n'y a d'autorité que par Dieu... il est nécessaire de se soumettre, non seulement par crainte de la colère, mais encore par motif de conscience. C'est encore la raison pour laquelle vous payez des impôts ; ceux qui les perçoivent sont chargés par Dieu de s'appliquer à cet office. Rendez à chacun ce qui lui est dû : l'impôt, les taxes, la crainte, le respect, à chacun ce que vous lui devez" (Rom 13,1-7). "Ne vous abandonnez pas aux préoccupations de la chair pour en satisfaire les convoitises." (Rom 13,14). A propos de la collecte : "Il ne s'agit pas de vous mettre dans la gêne en soulageant les autres, mais d'établir l'égalité. En cette occasion, ce que vous avez en trop compensera ce qu'ils ont en moins, pour qu'un jour ce qu'ils auront en trop compense ce que vous aurez en moins : cela fera l'égalité comme il est écrit *qui avait beaucoup recueilli n'a rien eu de trop, qui avait peu recueilli, n'a manqué de rien*" (2 Co 3,13-15). "Faites donc mourir ce qui en vous appartient à la terre : débauche, impureté, passion, désir mauvais et cette cupidité, qui est une idolâtrie. Voilà ce qui attire la colère de Dieu" (Col 3,23). "Maîtres, traitez vos esclaves avec justice et équité, sachant que vous aussi, vous avez un Maître qui est dans le ciel." (Col 4,1). Voir aussi Lc 3,10-14, où le partage des vêtements et du pain, le juste impôt, le juste salaire et la non-violence sont recommandés.

¹⁷ La raison de l'autorisation du prêt à intérêt et du profit par Calvin tient peut-être à sa théologie du salut : dès lors que le salut était acquis d'office, il pouvait paraître peu dangereux d'explorer la voie du jeune homme riche pour y découvrir, si possible, les bienfaits d'une espérance à la générosité insuffisante, mais qui en appelait avec foi, pour ses manques de charité, au possible de Dieu.

¹⁸ L'Eglise orthodoxe a été pendant longtemps opposée aux forces de développement de l'économie par le progrès de l'intelligence rationnelle et scientifique, considérées comme l'orgueil de ce monde. Elle a campé trop exclusivement et campe encore trop souvent sur les seules positions évangéliques de la voie étroite.